

## Interview du patriarche œcuménique Bartholomée Ier

[Antonio Spadaro](#) S.I., «Intervista al Patriarca Ecumenico Bartolomeo I», in [La Civiltà Cattolica](#) 2015 II 3-16 (4 avril 2015)<sup>1</sup>

Monter les étroits escaliers, à la sobre élégance, qui relient les étages du palais du Patriarcat œcuménique de Constantinople, rythme la claire perception de ce lieu, petit en soi, même s'il est le cœur spirituel de millions de chrétiens orthodoxes dans le monde entier.

Traversant les flots des siècles, il a affronté les tempêtes de l'histoire, restant constant dans sa mission de service qui dure depuis 1700 années. Son rôle, vraiment global, s'épanouit d'un quartier historique d'Istanbul où se trouve le Fener (le Phanar en grec). Il fait face à la Corne d'Or, un estuaire ouvert à la mer ; situé en Turquie d'Europe, il divise la cité d'Istanbul en deux : l'antique Byzance-Constantinople au sud et la colonie génoise de Pera-Galata au nord.

Le nom *Phanar* remonte à l'époque byzantine et dérive du mot grec qui dit *lanterne*, le *phare* pour aider la navigation. Après la chute de Constantinople (1453), le quartier abrita de nombreux Grecs revenus dans la ville, de même que le Patriarcat œcuménique de Constantinople. L'église Saint-Georges, auparavant église d'un monastère, a été élevée en 1600 au rang d'église cathédrale par le patriarche de Constantinople Matthieu II ; le siège du Patriarcat y fut transféré, lieu sacré « où est le siège des évêques de cette Eglise historique martyre, chargée par la divine providence du service à haute responsabilité de premier trône des très saintes Eglises orthodoxes locales », comme l'a définie le patriarche œcuménique Bartholomée Ier.<sup>2</sup>

### *Le pape et le patriarche*

A la fin de novembre 2014, le pape François s'est rendu en Turquie où il a été accueilli « avec amour et grand honneur, mais aussi avec une profonde gratitude »<sup>3</sup> par l'Eglise de la cité de Constantin et par l'accolade du patriarche Bartholomée. Après une journée à Ankara, il est allé dans la ville du Bosphore, entrant deux fois au Phanar : le samedi 29 pour une prière œcuménique dans l'église patriarcale de Saint-Georges, suivie d'une rencontre privée au palais patriarcal ; et le dimanche 30 pour la divine liturgie dans la même église, suivie d'une bénédiction œcuménique et de la signature d'une déclaration commune.

Le schisme entre Rome et Constantinople date de 1054 et a été consommé en 1204, à cause de la IV<sup>e</sup> croisade, que saint Jean-Paul II a définie comme « le saccage désastreux de la cité impériale de Constantinople » de la part de ceux « qui avaient promis de garantir aux chrétiens le libre accès à la Terre sainte » et qui « se sont retournés contre leurs propres frères dans la foi ».<sup>4</sup> Malgré cette situation particulière, les Eglises de Rome et de Constantinople

---

<sup>1</sup> Traduction faite par N. R. pour *Orthodoxie.com* à partir des textes italien et anglais de l'interview.

<sup>2</sup> Dans la brève allocution au pape François durant la doxologie dans l'église patriarcale à l'occasion de sa visite officielle au Patriarcat œcuménique le 29 novembre 2014.

<sup>3</sup> Homélie du patriarche Bartholomée durant la divine liturgie pour la fête de saint André dans l'église patriarcale Saint-Georges, le 30 novembre 2014.

<sup>4</sup> Discours de Jean-Paul II à l'archevêque Christodoulos d'Athènes et de toute la Grèce le 4 mai 2001.

ont repris le dialogue de la charité, avec l’embrassade historique de Paul VI et Athénagoras Ier en 1964, suivie de la levée réciproque des anathèmes entre les deux Eglises. Ce geste a été confirmé et prolongé dans les rencontres du pape François et du patriarche Bartholomé, d’abord en Terre sainte, puis au Vatican<sup>5</sup>, enfin au Phanar.

Ces rencontres ont été vécues comme le signe prophétique de l’unité tant attendue et désirée, qui manifeste aujourd’hui déjà sa beauté dans une amitié sincère. Pour cette raison, le patriarche a exprimé son « ineffable joie » provoquée par « l’honneur bienvenu de la présence de Votre Sainteté »<sup>6</sup>.

Bartholomé a salué le pape en donnant une lecture de ses deux mois de pontificat : « Votre chemin encore bref à la tête de votre Eglise vous a désigné, dans la conscience de nos contemporains, comme héraut de l’amour, de la paix et de la réconciliation. Vous enseignez avec vos discours, mais surtout et principalement avec la simplicité, l’humilité et l’amour envers tous, par lesquels vous exercez votre haute charge. Vous inspirez la confiance aux incrédules, l’espérance aux désespérés, vous comblez l’attente de ceux qui espèrent une Eglise pleine d’amour envers tous. »<sup>7</sup>

Beaucoup de gens ont été touchés en particulier par l’embrassade entre le pape et le patriarche, l’inclination de François devant Bartholomé, lui demandant de le bénir et de prier pour l’Eglise de Rome.<sup>8</sup> Le patriarche l’a embrassé avec délicatesse sur sa calotte blanche.<sup>9</sup> Ces gestes et ces sentiments de foi et de communion ont ému, faisant naître le désir profond d’un dialogue avec le patriarche œcuménique Bartholomé Ier.

« Je suis reconnaissant aux Jésuites, me dit-il. Je fus votre étudiant à l’Institut pontifical oriental. » De fait, au cours de sa longue et large formation théologique, il faut considérer comme centrales les années durant lesquelles, dès 1963, il a étudié dans cet institut le droit canonique oriental, obtenant un doctorat en 1968. Ses mots me rappellent que l’Institut pontifical oriental est à deux pas de la basilique Sainte-Marie Majeure, où l’étudiant d’alors Dimitrios Archondonis - c’est le nom civil du patriarche - allait prier, comme aujourd’hui a l’habitude de le faire François avant et après ses voyages apostoliques.

*Sainteté, notre monde a changé rapidement. Nous vivons un moment difficile, mais le croyant sait que le Seigneur est présent et actif dans le monde. Quel est aujourd’hui le défi le plus grand pour la vie de foi et l’annonce de l’Evangile ?*

Un simple regard sur les nouvelles provenant du monde entier, en particulier sur les médias sociaux, révèle les changements rapides et sans précédent qui se sont produits autour de nous. A cause de cela, nous sommes devenus toujours plus fidèles et confiants en ce Dieu qui seul peut rendre nos cœurs plus forts et l’humanité entière plus ferme. Dieu est l’alpha et l’oméga, celui qui est et qui sera, le même hier, aujourd’hui et à jamais.

En même temps, pourtant, il n’y a jamais eu dans l’histoire un moment comme celui dans lequel les personnes peuvent exercer une influence forte sur leur propre milieu de vie.

Notre époque n’a pas de rivale en ce qui concerne la conscience du rapport entre nos

---

<sup>5</sup> Cf. G. Salvini, *Papa Francesco in Terra Santa. L’invocazione per la pace in Vaticano*, in *Civ. Catt.* 2014 II 575-584.

<sup>6</sup> Homélie du patriarche Bartholomé durant la divine liturgie pour la fête de saint André, cit.

<sup>7</sup> Id.

<sup>8</sup> Cf. G. Pani, “*Per giungere alla piena unità*”. *Dal Concilio di Firenze all’abbraccio di Istanbul*, in *Civ. Catt.* 2015 I 209-217.

<sup>9</sup> L’épisode est le symbole de la fin de toute prétention juridictionnelle de la primauté de Pierre, en même temps de la disponibilité sincère, basée sur l’Evangile, dans la perspective d’une future réconciliation. Le geste a rappelé celui qu’en 1975 fit Paul VI, célébrant la messe dans la chapelle Sixtine en présence du métropolitain Méliton de Chalcédoine, envoyé du patriarche œcuménique Dimitrios Ier. A la fin de la liturgie, le pape s’est approché du métropolitain, s’est agenouillé devant lui.

convictions et notre conduite, entre ce que nous croyons et ce que nous mettons en pratique, entre notre spiritualité et notre style de vie. Jamais comme aujourd'hui les êtres humains n'ont été en mesure de décider et de déterminer l'avenir de notre communauté et de la planète. Nous pouvons littéralement choisir et changer le monde dans lequel nous vivons, pour assumer et influencer les défis que nous affrontons. Je pense particulièrement au défi de l'immigration et du changement climatique, comme aussi aux inégalités économiques et à l'injustice sociale.

*Et quelle est, à votre avis, la tâche la plus importante que nous avons devant nous ? Quel est le grand défi en ce moment ?*

La tâche principale - et en vérité la plus grande épreuve - que nous devons assumer est la volonté et la promptitude de faire les liens entre ce en quoi nous croyons, nos valeurs et nos convictions, et ce que, concrètement, nous faisons et pouvons faire. C'est un grand rôle, en vérité un rôle impératif. La triste réalité est que nous sommes hésitants et que nous faisons même de la résistance à reconnaître nos responsabilités face aux difficultés et aux divisions qui affligent le monde. Là, je crois, se trouve le cœur du problème : comment faisons-nous pour reconnaître le rapport direct entre nous et notre monde ? Comment pouvons-nous discerner ce que nous faisons et ce que nous mettons en relations immédiates avec la manière dont le reste du monde vit et avec ce qui lui fait défaut ? En définitive, comment pouvons-nous vivre de manière à promouvoir l'harmonie et non la division, la gratitude et non l'avidité ?

*La foi ne peut pas être étrangère à cette grande responsabilité...*

Certes. A la lumière du dilemme que j'ai mis en évidence, le monde de la foi peut se révéler une aide puissante dans la tentative d'affronter les questions de justice sociale. Elle peut fournir une perspective unique - cela au simple regard social, politique et économique - sur la nécessité d'éradiquer la pauvreté, de provoquer un équilibre dans un monde de globalisation, de combattre le fondamentalisme et le racisme, et de développer la tolérance religieuse dans un monde de conflit. Le rôle propre de la religion est de répondre aux besoins des pauvres du monde et des personnes vulnérables et marginalisées. En tant que telle, la religion est probablement la force la plus pénétrante et la plus puissante de la terre. De fait, non seulement la foi joue un rôle fondamental dans la vie personnelle de chacun de nous, mais en plus elle joue un rôle critique comme force de mobilisation sociale et institutionnelle.

*Qu'est-ce qui, dans la spiritualité orthodoxe, peut être une aide spéciale à vivre avec cette vision large et à comprendre cette puissance sociale de la foi ?*

Du point de vue de la spiritualité chrétienne orthodoxe, la lumière et la puissance de la résurrection du Christ constituent une source d'optimisme et de réalisme, en particulier quand tout ce qui est autour de nous semble contredire l'espérance qui est en nous. Les chrétiens orthodoxes pressentent cette espérance chaque année à la vigile du dimanche de Pâques, quand l'évêque ou le prêtre quitte l'autel, qui symbolise le tombeau du Christ, et triomphalement chante : « Venez, recevez la lumière ! » A ces mots, la lumière d'un seul cierge illumine toute l'église qui était dans l'attente, dans l'obscurité. C'est la conviction que la lumière de Dieu est plus lumineuse que n'importe quelle obscurité dans nos cœurs et dans les cœurs de tous ceux qui sont dans l'église ; en vérité plus lumineuse que n'importe quelle obscurité du monde.

*Durant la prière du 25 mai dernier (2014) devant le Saint-Sépulcre, vous avez dit que cinquante années plus tôt le pape Paul VI et le patriarche œcuménique Athénagoras avaient rejeté la peur qui, pendant mille ans, avait tenu à distance, et parfois aussi opposé, l'Eglise d'Occident et l'Eglise d'Orient. Je me souviens de votre homélie dans l'église patriarcale Saint-Georges durant la divine liturgie de la fête du saint apôtre André. Devant le pape François, vous avez dit que dans cette rencontre cinquante ans plus tôt « le cours de l'histoire a changé de direction » et que « l'amour refroidi s'est rallumé, et que s'est revigorée notre volonté de faire tout ce que nous pouvons pour que soit restaurée notre communion dans la même foi et au calice commun ». Comment voyez-vous aujourd'hui le chemin futur pour les deux Eglises sœurs ?*

Il n'y a pas de doute que la rencontre historique de nos vénérés prédécesseurs, le patriarche œcuménique Athénagoras et Paul VI, récemment béatifié par l'Eglise catholique romaine, a donné le signal d'un nouveau départ dans les rapports entre catholiques et orthodoxes. Nous ne pouvons pas ignorer que cet événement s'est produit après un millénaire entier de méfiance réciproque et d'éloignement théologique entre nos deux grandes traditions. Durant cette douloureuse période de séparation, malgré l'histoire commune fondée sur l'Écriture sainte et la tradition, nos deux « Eglises sœurs » ont couru le risque de l'isolement et de l'autosuffisance, en suivant des routes séparées depuis la fin du XI<sup>e</sup> siècle. La rencontre du patriarche Athénagoras et du pape Paul VI à Jérusalem, le 6 janvier 1964, a été un extraordinaire point de départ pour un long voyage de réconciliation et de dialogue, que les générations successives ont été appelées à continuer et à développer. Considérant les cinquante dernières années, nous pouvons rendre grâce à Dieu pour ce qui a été réalisé, que ce soit par le « dialogue de la charité », et ensuite par le « dialogue de la vérité ».

*Une route sans doute longue et parfois ardue, mais sans retour...*

Oui, et heureusement. Aujourd'hui l'esprit d'amour fraternel et de respect réciproque a remplacé l'hostilité polémique et les suspicions du passé. Depuis 1964, nous pouvons ne pas avoir atteint la pleine communion, qui doit toujours être l'objectif final des fidèles disciples du Christ. Toutefois nous avons appris à nous pardonner l'un l'autre pour les erreurs et les méfiances du passé et nous avons accompli des pas significatifs vers le rapprochement et la réconciliation.

*Ces pas ont été significatifs aussi du point de vue théologique ?*

Au niveau théologique, évidemment, la Commission mixte internationale pour le dialogue théologique de nos Eglises a produit quelques documents communs importants. Toutefois, nous nous rendons compte qu'il y a encore beaucoup à faire, que ce soit entre nos deux Eglises, que ce soit à l'intérieur de chacune de nos Eglises. Il n'y a pas de doute que le chemin sera long et difficile. Mais, comme disciples du Seigneur qui prie le Père et exhorte ses disciples « afin qu'ils soient un », nous n'avons pas d'autre choix que de poursuivre sur cette route de réconciliation et d'unité. N'importe quelle autre manière de faire serait une trahison déshonorante de la volonté du Seigneur et un retour inacceptable à ce passé de séparation dont nous nous plaignons.

*Dans votre homélie pour la fête de saint André, vous avez dit au pape que « notre devoir ne s'épuise pas dans le passé, mais principalement s'étend, par-dessus notre temps, au futur ». Il me semble percevoir en ce moment historique une urgence, une tension positive plus grande encore que dans le passé. Qu'en pensez-vous ?*

J'oserais dire qu'aujourd'hui même, plus encore que dans les cinquante dernières années, je vois une nécessité plus grande et plus urgente de réconciliation. C'est la raison pour laquelle les rencontres avec notre cher frère le pape François à Rome, Jérusalem et Istanbul ont été des événements de grande signification, avec de profondes conséquences. Nous devons comprendre avec humilité et admettre avec réalisme que ces rencontres sont seulement une première tentative de renouer un contact, une modeste affirmation du désir d'augmenter, au niveau global, nos forces de réconciliation chrétienne et pacifique. Toutefois, elles démontrent clairement notre volonté partagée et notre responsabilité commune de prolonger la voie ouverte par nos prédécesseurs et d'assumer le mandat de notre Seigneur Jésus Christ, « lui qui fonde et parfait notre foi ».

*Dans l'interview que j'ai faite avec le pape François, au mois d'août 2013, le Saint Père a dit que c'est le juste moment pour changer la méthodologie du Synode, car l'actuelle semble statique. Cela, a-t-il continué, « sera aussi une valeur œcuménique, en particulier au regard de nos frères orthodoxes. D'eux on peut apprendre davantage sur la collégialité épiscopale et sur la tradition de la collégialité. » Le processus synodal de l'Eglise catholique a été ouvert et est encore en cours. D'autre part, à Amman, en septembre dernier, s'est tenue une réunion de la Commission mixte, créée pour affronter les obstacles théologiques à la pleine communion entre l'Eglise catholique et les Eglises orthodoxes. Le thème était le rapport entre primauté et synodalité. Le dialogue sur ce point n'a pas fait de progrès significatif. Quel est votre souhait pour nos Eglises ? Comment interprétez-vous ces mots du pape ? Quelle est la valeur la plus importante de la synodalité ? Que devrait être le rapport entre primauté, synodalité et collégialité ? Dans la même interview, le pape François a dit : « Dans les relations œcuméniques il est important non seulement de mieux connaître l'autre, mais aussi de reconnaître ce que l'Esprit a semé chez les autres comme don pour nous aussi. Nous voulons continuer la discussion commencée en 2007 dans la Commission conjointe catholique-orthodoxe sur la manière d'exercer la primauté pétrinienne, qui a abouti à la signature du Document de Ravenne. Nous devons continuer sur cette route. Nous devons cheminer ensemble avec nos différences : Il n'y a pas d'autre manière pour devenir un. C'est la voie de Jésus. » Du point de vue orthodoxe, comment lire ces paroles ? Quelle est la route de Jésus ? Au Saint-Sépulcre nous vous avons vus, vous et le Saint Père, vous tenir par la main, montant et descendant la Scala Sancta. Une image de valeur symbolique très forte et profonde. Comment percevez-vous la figure du pape François ? Pouvez-vous dire quelque chose de lui et sur votre rapport avec lui ?*

Les questions théologiques de la primauté et de la collégialité dans l'Eglise occupent naturellement une position centrale, et, dans le même temps, critique pour ce qui concerne les relations entre nos deux Eglises. C'est depuis longtemps un débat épineux qui traverse les siècles. Il est actuellement à l'ordre du jour du dialogue théologique officiel. C'est une question dense, avec beaucoup d'éléments peu faciles à démêler, et qui ne suppose pas une réponse facile à articuler : elle est liée à tant de préjugés et polémiques des deux côtés. Chaque fois qu'entre orthodoxes on discute de la primauté, on pense aussitôt à celle de l'autorité pontificale, spécialement à la lumière des abus de l'époque médiévale ; et chaque fois qu'on discute entre catholiques romains de la collégialité, on craint immédiatement que l'autorité du pape soit mise en question ou qu'on néglige le respect qu'on lui doit.

Ensuite il faut prendre le temps de discerner les vraies préoccupations et les intentions de chacun. Toutefois, dans l'intervalle, la manière de se comporter des leaders religieux aura un impact significatif sur la façon dont sera perçue l'autorité dans l'Eglise. Par exemple, est importante la manière dont le *leadership* orthodoxe est vécu, s'il est vraiment un authentique

modèle pour la collégialité, et non pas une occasion ou un alibi pour une rivalité nationale ou institutionnelle. Une authentique vision du *leadership* déterminera inévitablement la nature véritable et crédible de notre vision critique du ministère pétrinien. Dans le même temps, la manière dont le ministère papal est exercé dans l'humilité et la compassion, au lieu d'être une autorité imposée sur le reste du collège épiscopal, immanquablement se révélera comme une véritable image de l'amour crucifié du Seigneur, plutôt qu'en termes de pouvoir terrestre.

La synodalité a besoin d'un « premier », du *protos* : Il n'est pas possible de comprendre la synodalité sans le *protos*, qui a le charisme de la *diakonia* au service de la communion. Le *protos* est celui qui est à la recherche du consensus de tous. Et c'est justement ce point où vraiment nous sentons que notre frère François a révélé un *leadership* extraordinaire. Dès l'élection du pape François, nous avons compris qu'il y aura quelque chose de spécial en lui : son intégrité, sa spontanéité, sa chaleur. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de participer à son intronisation ou messe inaugurale en mars 2013 ; pour la toute première fois, un archevêque de Constantinople était présent dans une telle occasion auprès de l'Eglise de Rome.

Nous avons déjà parlé de notre engagement pour l'unité théologique et sacramentelle avec l'Eglise catholique romaine. Inévitablement, cela demandera beaucoup de temps et un intense travail. Toutefois, nous pouvons faire beaucoup ensemble avec le pape François, afin de répondre aux besoins cruciaux de notre monde : la souffrance et la faim qui affligent toujours plus notre société ; la différence injustifiable et perverse qui grandit toujours entre riches et pauvres, sans oublier la crise pressante causée par le changement climatique, qui met en question nos attitudes fondamentales face aux ressources naturelles du monde.

La souffrance aujourd'hui des personnes, dans tous les coins de notre planète ; l'abus de la religion pour des buts politiques et séculiers ; les difficultés qui affectent les chrétiens dans le monde entier, en particulier dans les régions où l'Eglise chrétienne est née et a grandi, quelle que soit leur identité confessionnelle ; les injustices infligées aux membres faibles de la société contemporaine ; la crise écologique alarmante qui menace l'intégrité et la survie même de la création de Dieu, tout cela réclame une action commune, et la solution des problèmes nous divise encore. Vraiment, pour cela, aujourd'hui, encore plus qu'il y a cinquante ans, un besoin urgent de réconciliation a fait des rencontres avec notre frère le pape François à Jérusalem et à Rome des événements de grande importance et de large impact.

*Quelle contribution peut apporter l'Eglise orthodoxe au monde d'aujourd'hui ?*

L'Eglise orthodoxe est en mesure de donner beaucoup, en termes de témoignage, au monde moderne. Naturellement tant de problèmes s'entrelacent dans notre monde, sociaux, économiques et idéologiques. L'Eglise orthodoxe peut offrir la force de la foi originelle, comme elle existait dans les premiers dix siècles de notre parcours historique commun avec l'Occident. Par conséquent, ce que l'Eglise est appelée à offrir est la simplicité et l'authenticité de la foi chrétienne. Nous enseignons une authentique spiritualité et une morale ascétique. L'Occident a été coupé de telles valeurs, et cela précisément justifie qu'aujourd'hui s'en manifeste la nostalgie. En définitive, il est indispensable de changer la mentalité actuelle et d'abandonner un style de vie de consommation excessive et d'avidité effrénée qui conduisent inévitablement à l'injustice sociale et à l'inégalité. L'apôtre Paul enseigne que l'avidité porte au culte des biens matériels, qui est l'idolâtrie, le péché le plus grand. L'Eglise n'enseigne pas l'avidité, mais la frugalité, ce qui, autrement dit, conduit à une vie plus simple. Cela est le message essentiel de l'Eglise orthodoxe au monde contemporain.

*En 2016 se tiendra un grand et saint concile<sup>10</sup> de l'Eglise orthodoxe. Quels sont vos désirs les plus profonds au regard de cette rencontre ? Est-ce que la question de l'œcuménisme sera abordée ?*

Lors de notre dernière assemblée, la *synaxe* des chefs des Eglises orthodoxes du monde entier, qui s'est tenue sur notre invitation à Istanbul du 6 au 9 mars 2014, les primats des Eglises orthodoxes ont débattu de la question du grand et saint concile de l'Eglise orthodoxe et ont décidé à l'unanimité que, pour accélérer le processus de préparation, ce concile sera convoqué à Istanbul en 2016. Un tel concile, comme vous l'observez à juste titre, sera un signe vital d'unité entre nos Eglises orthodoxes, à un moment où le monde demande une réponse unie à ses difficiles défis.

Dans cette *synaxe*, nous avons informé les frères primats de notre rencontre avec le pape François à Jérusalem. Ainsi, ils ont exprimé leur soutien à l'événement et ont confirmé leur engagement dans le dialogue théologique avec l'Eglise catholique romaine. Cela est important, parce que notre rencontre à Jérusalem a été beaucoup plus qu'une forte confirmation symbolique de la volonté de continuer le chemin de l'amour, inauguré cinquante ans plus tôt par nos prédécesseurs, dans un esprit de fidélité à la vérité de l'Evangile. Cela fut aussi une importante occasion de montrer au monde une approche unie - au-delà des identités confessionnelles et des différences - face à toutes les souffrances des chrétiens en tant de lieux, et en particuliers dans les régions où le christianisme est apparu d'abord et où il s'est ensuite développé. En outre, cela donna l'occasion d'affronter tant les injustices infligées aux membres les plus faibles de la société contemporaine que les conséquences alarmantes de la crise écologique.

De toute façon, le grand et saint concile de 2016 sera un élément fondamental pour le développement et la présence de l'Eglise orthodoxe dans le monde contemporain. En un certain sens, il aura deux grands thèmes, déterminants pour sa convocation, qui ont été définis par les délibérations : le premier, les rapports des Eglises orthodoxes avec les autres confessions chrétiennes et avec les autres religions ; le second, les rapports entre les Eglises orthodoxes elles-mêmes.

*Comment voyez-vous la situation ? Quel est le climat de la confrontation ? Y a-t-il des tensions ou des obstacles à surmonter ?*

Malheureusement, un phénomène conservateur est en train de grandir dans beaucoup d'Eglises et de milieux orthodoxes ; il réagit aux défis contemporains en se verrouillant dans une existence suffocante et exclusive. Naturellement, cela ne fut jamais la pratique et la promesse de l'Eglise chrétienne, qui « a toujours été prête à répondre à quiconque lui demande raison de l'espérance qui est en nous », comme nous le lisons dans la Première Lettre de Pierre (3,15). En outre, en ce qui concerne les relations fraternelles et collégiales entre les Eglises orthodoxes elles-mêmes, cette tendance aboutit à une réduction croissante, nationaliste et triomphaliste, de la nature eucharistique et œcuménique de l'Eglise, qui a toujours condamné le « phylétisme » comme une hérésie dangereuse, surtout au concile de Constantinople en 1872. Pourtant, l'« ethnophylétisme » semble être une tentation constante de beaucoup de nos Eglises les plus récentes.

*Quel est votre souhait pour votre dialogue ?*

---

<sup>10</sup> Se référant au mot grec *synodos* équivalent du latin *concilium*, le texte italien utilise le mot *sinodo* et le texte anglais le mot *synod* pour désigner ce que le français appelle plutôt *concile* dans le cas présent. (N. du trad.)

Notre espérance sincère, notre prière est que les Eglises orthodoxes autocéphales soient capables, dans un esprit d'honnêteté et de transparence, de se réunir et de discuter librement les questions qui sont vraiment importantes pour l'Eglise et pour le monde, plutôt que de s'enfermer dans la recherche exclusive de ses propres intérêts de pouvoir et de privilège. Dans le cas contraire, ce serait une occasion perdue d'affronter les problèmes qui comptent vraiment pour le monde et qui affligent le peuple de Dieu et la création de Dieu.

*Chrétiens, nous avons confiance en l'œuvre de l'Esprit Saint en faveur de nos efforts pour vivre l'Évangile et pour atteindre l'unité de l'Eglise. Le pape François, dans son homélie à la cathédrale catholique du Saint Esprit à Istanbul, a dit que c'est « Lui qui réalise toute chose », « quand nous prions, c'est parce que l'Esprit Saint suscite la prière du cœur ». La prière, a dit le Pape à chaque occasion, est essentielle, et l'Esprit « bouleverse », « secoue », « fait avancer ». Pour vous, selon votre expérience de vie, que signifie « prier » ?*

Voici une parole des premiers pères du désert sur l'Abba Joseph : « Abba Lot alla trouver Abba Joseph et lui dit : 'Père, autant que je le peux, je suis ma règle de prière, je jeûne un peu, je prie et médite, je vis en paix et je purifie mes pensées. Que puis-je faire d'autre ?' Abba Joseph se lève et tend les mains vers le ciel. Ses doigts deviennent comme dix lampes de feu, et il dit : 'Si tu le veux, tu peux brûler tout entier.' »

Dans la tradition orthodoxe, la prière n'est pas seulement une étape de la vie spirituelle : c'est une activité pénétrante qui imprègne tous les aspects et tous les détails de notre vie. Par exemple, chaque jour, ici au Patriarcat œcuménique, nous participons personnellement aux matines et aux vêpres, et nous concluons la journée par les complies dans la petite chapelle patriarcale. Pourtant, notre objectif est de passer de la phase de « dire des prières » à celle de « devenir prière », comme Abba Arsène dans le désert d'Égypte au IV<sup>e</sup> siècle. Avec les mots d'un autre théologien de l'Antiquité, Origène d'Alexandrie, nous disons : « Toute notre vie devrait être une prière continue et ininterrompue. » C'est exactement le but et la signification de la pratique traditionnelle de la « prière de Jésus ».

La prière est le miroir de notre vie intérieure. Et cela révèle en définitive que nous sommes en relation avec Dieu et avec le reste du monde. A travers le silence et la prière, nous n'ignorons plus ce qui se passe autour de nous, et nous ne sommes plus coincés par ce qui n'importe qu'à nous. Alors, nous commençons à reconnaître que nous sommes tous intimement interconnectés et réciproquement interdépendants. Et nous développons un sens plus grand de conscience et d'attention pour le monde en nous et autour de nous.

*La prière n'est donc pas un acte privé...*

Ce qui est détestable, c'est ceci : nous avons réduit la prière à un acte privé, parfois même seulement à une occasion égoïste de nous lamenter auprès de Dieu sur nos problèmes, sans ouvrir notre cœur au monde. Dans la prière, nos préoccupations devraient toujours être les préoccupations des autres, du monde, et en particulier des personnes plus faibles qui sont incapables de se protéger elles-mêmes. Dans le cas contraire, la prière devient un acte exclusif et diviseur, ce que signifie littéralement le mot « diabolique ». La prière authentique n'est pas une sensation confortable d'autosatisfaction, mais plutôt une expérience de réconciliation avec toute l'humanité et avec toute la création de Dieu. Dans les *Homélies* de saint Macaire, un classique de la spiritualité du IV<sup>e</sup> siècle, on lit : « Qui prie véritablement et en silence édifie tous les hommes où qu'ils soient. » Ainsi, comme une force universelle, la prière a une signification cosmique. En effet, nous ne pouvons jamais inclure quelqu'un dans notre prière en oubliant d'autres. Ou, pour parler plus simplement, quand nous disons que nous aimons Dieu, alors que nous n'aimons pas le prochain, nous sommes des menteurs.



\*\*\*

A la fin de cette interview avec le patriarche Bartholomée Ier, ce qui émerge et s'impose dans nos paroles, c'est vraiment le désir de la prière commune, les uns pour les autres et pour le monde entier, un désir qui nous impose des défis et nous presse.

Retournant à Istanbul en février pour achever cette interview,<sup>11</sup> j'ai découvert une ville tout enneigée. Quand on traverse le grand espace de Topkapi, le Palais du Sultan qui a absorbé le site de l'antique Palais impérial byzantin, on rencontre l'église Sainte-Irène, le lieu de culte chrétien le plus ancien de la ville, aujourd'hui une salle de concerts. C'est dans cette église qu'est prévu le déroulement du concile panorthodoxe de 2016. Me rappelant et méditant les paroles du patriarche, les mots que le pape François a prononcés dans l'église patriarcale le 30 novembre passé me sont venus à l'esprit : « Se rencontrer, se trouver face à face avec l'autre, échanger le baiser de paix, prier l'un pour l'autre sont les dimensions essentielles du chemin vers le rétablissement de la pleine communion à laquelle nous tendons. »<sup>12</sup>

---

<sup>11</sup> Nous exprimons notre reconnaissance au révérend Jean Chryssavgis, archidiacre du Patriarcat œcuménique, au Dr Nikos Tzoitis et au Dr Theo Nicolakis, qui ont contribué à la bonne réalisation de cette interview.

<sup>12</sup> Mots du pape François au patriarche Bartholomée durant la divine liturgie pour la fête de saint André dans l'église patriarcale, le 30 novembre 2014.